



Le monde va mal, et « Cosmopolis » nous le dit plus ou moins bien

Le Centre Pompidou a réuni 40 artistes pour évoquer, parfois avec trop de didactisme, les ravages de l'industrialisation et de la colonisation

Kathryn Weir, qui est l'initiatrice et la directrice du cycle de manifestations nommé *Cosmopolis*, ne craint par les sujets difficiles. La première édition, au Centre Pompidou en 2017, portait sur l'intelligence collective, la deuxième, à Chengdu en 2018, sur l'intelligence élargie. La troisième s'intitule « Repenser l'humanité ». Ce verbe se justifie par une constatation largement connue : l'humanité va très mal.

A coups de progrès merveilleux, elle détruit son monde à un rythme accéléré. L'inégalité entre puissants et misérables est accablante, et accablante aussi la prolifération des tyrannies. Les guerres de religion prospèrent, en attendant les prochaines guerres pour l'eau et la terre. Il serait temps de corriger la trajectoire, à supposer que ce soit encore possible.

Tout cela, il est difficile de l'ignorer et les 40 artistes réunis ne peuvent qu'en montrer des preuves et dénoncer les ravages passés et présents de l'industrialisation et de la colonisation. L'exposition opère sur le principe de la collecte et ne néglige aucun continent, bien que l'Asie et l'Amérique latine dominent la sélection. A peu près tous les modes d'expression artistique disponibles sont utilisés,

quoique la vidéo soit la plus présente. Rien de surprenant : elle est, à l'évidence, le moyen le plus direct de raconter des histoires, d'accumuler des images frappantes, de faire glisser le reportage vers l'allégorie ou le chant funèbre.

La tentation du spectaculaire

Ces capacités ont néanmoins leurs dangers. L'exposé, à force de didactisme, peut glisser du sérieux au laborieux, faute de rythme et de construction visuelle, et perdre de son efficacité en accumulant faits et longs discours. Ou c'est l'inverse : trop d'allusions, trop d'ellipses, trop de complications vaines.

Les questions posées sont par ailleurs souvent intéressantes : l'appropriation et les manipulations de la culture aztèque par l'Etat mexicain, dont traite Claudia Peña Salinas ; les hybridations culturelles confinant à l'absurde sur fond de supposée « authenticité autochtone » mises à nu par Adrian Balseca. Mais la projection dans un espace muséal est-elle la meilleure façon de faire voir ces films, qui demandent du temps et une attention soutenue ?

A l'inverse, prévues pour l'exposition muséale, d'autres vidéos cèdent à la tentation du spectacu-

laire : le montage grandiloquent de Denise Ferreira da Silva et Arjuna Neuman et le gigantisme des trois écrans de Liu Chuang desservent leur propos. Avec des images de moindre format, précisément saisies et montées, Emo de Medeiros en dit bien plus long sur la transformation du monde par l'invasion des smartphones : il y a, ici, adéquation de la forme visuelle et de la pensée, ce qui est assez rare dans l'exposition.

Cette qualité distingue aussi les constructions photographiques de Clarisse Hahn, qui concentrent l'histoire de l'anthropologie en images nettes comme des équations. Elle assure également la cohérence de l'installation de débris informatiques et de moniteurs conçue par François Knoetze, avec pour personnage principal un robot incompetent et mélancolique qui erre de Kinshasa à Shenzhen, de Dakar à New York. C'est encore elle qui s'impose dans le dispositif conçu par Benvenuto Chavajay Ixtetelá : une batterie de micros sur pied, avec leurs câbles. Mais des micros en terre cuite, condamnés au silence comme les communautés mayas dont l'artiste symbolise ainsi la situation dans son pays natal, le Guatemala. ■